

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Deuot (Paris 9e)

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

Téléph. : CENTRAL 80-85

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Deuot, Paris (9e)

Echec aux Pillards
Voleurs de Titres

par M. Georges BEAUVISAGE

La guerre sauvage que nous subissons par l'application des principes de la Kultur germanique, nous oblige à prendre, dans les domaines les plus divers, des mesures défensives exceptionnelles.

Pour les valeurs étrangères dont le service des titres et coupons est fait en France, il sera procédé comme pour les valeurs françaises, la déclaration étant adressée aux établissements chargés de ce service, qui devront la transmettre à l'Etat ou à l'établissement étranger.

Mais il est un grand nombre de valeurs étrangères qui ne sont pas dans ce cas, et au sujet desquelles la loi française est sans action, et une convention internationale est nécessaire.

La loi nouvelle concerne toutes les valeurs françaises, excepté la rente, qui, au point de vue des oppositions, est dans des conditions toutes particulières.

En effet, les coupons de la rente française étant payables à vue dans toutes les perceptions de France, soit à plus de cinq mille guichets, et constituent une sorte de monnaie, qu'aucune opposition ne saurait atteindre.

Toutefois, bien que cette question soit très compliquée et très délicate, M. le ministre des Finances a promis de tâcher de la résoudre, et entrevoit la possibilité de trouver une solution capable de sauvegarder les intérêts des propriétaires de titres de rente volés ou détruits.

Quant à la loi nouvelle qui vient d'être votée, elle est non seulement exceptionnelle et provisoire, mais étroitement limitée dans ses effets à la protection des propriétaires de valeurs mobilières, dépossédés par suite de faits de guerre dans les territoires occupés par l'ennemi.

Et encore elle est fatalement inopérante, malheureusement pour nos malheureux compatriotes qui sont demeurés dans les départements envahis ou qui sont prisonniers en Allemagne, et qui, par conséquent, sont dans l'impossibilité de remplir les formalités nécessaires, si simplifiées qu'elles soient.

Malgré toute la bonne volonté du Parlement, qui ne les a pas oubliés, il n'a pas été possible de trouver le moyen de sauvegarder, pendant la durée de la guerre, la propriété de leurs titres volés, et l'on peut craindre qu'après la cessation des hostilités, il soit trop tard pour le faire.

Quoi qu'il en soit, la loi qui vient d'être votée rendra les plus grands services à un nombre considérable des victimes de la kleptomanie ou de la barbarie germaniques, en leur permettant de rentrer assez vite en possession des valeurs qui leur ont été dérobées par les pillards, ou qui ont été détruites dans les maisons incendiées.

Georges BEAUVISAGE, Sénateur du Rhône.

Un article de M. E. LAGROSILLIERE Député de la Martinique

Entre l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne

FETES DE PAQUES ITALIENNES

Les vacances de Pâques interrompent les conversations diplomatiques entre les ministres italiens et les ambassadeurs.

M. Salandra prend quelques jours de vacances à Naples et la plupart des membres du ministère, après le surmenage des dernières semaines, suivent l'exemple du président du conseil. Seul, M. Sonnino, ministre des affaires étrangères, ne quittera pas Rome.

Les milieux politiques considèrent que le départ de la plupart des ministres indique que le gouvernement s'est fait une opinion sur l'attitude que l'Italie devra adopter.

VISITE PROCHAINE

On annonce la visite prochaine de M. Demburg à Rome et celle du prince de Bulow à Berlin.

A ce propos, M. Ciriani, député, qui fut jadis expulsé d'Allemagne et qui, depuis lors, est devenu francophile, écrit dans la Stampa que les négociations austro-germano-italiennes ne sont pas interrompues.

MANIFESTE DU PARTI REPUBLICAIN

Le parti républicain a adressé un appel au pays, dans lequel il dénonce le pangermanisme comme l'ennemi de la civilisation.

MANIFESTATIONS POUR LA GUERRE

MM. Destrée et Loreau ont fait, à Carême et à Syracuse, des conférences qui ont été suivies de manifestations enthousiastes en faveur de l'intervention de l'Italie.

LA GUERRE
Le Bilan de la Semaine est favorable aux Alliés

Si l'on devait s'en tenir aux opérations du front, il faudrait enregistrer, à la fin de cette semaine, un état de stagnation dans la situation générale.

De Niemen à la Vistule, l'activité russe se traduit, sur certains points, par une offensive victorieuse obligeant les Allemands à se replier vers leur frontière de la Prusse orientale ; sur d'autres points, par une immobilisation des forces ennemies.

Dans la Pologne centrale, cet état de choses paraît déjà établi ; l'abris des appuis naturels que leur offre l'hydrographie de la région.

Une situation analogue s'étend sur les rives de la Pivica depuis l'échec de la dernière tentative de l'ennemi.

Dans les Carpathes, l'avance russe dans la chaîne montagneuse est une menace d'invasion imminente pour la Hongrie. Les renforts que le maréchal Von Hindenburg tient mystérieusement en réserve suffiront-ils à préserver la plaine hongroise et le bassin de Vienne ? On peut en douter, et cela avec d'autant plus de raisons que les Autrichiens eux-mêmes en doutent.

Si l'information, reproduite plus loin, est exacte, il faudrait croire que l'Autriche capitulerait après la prochaine défaite. L'ennemi n'est pas loin de l'objectif qu'il se propose.

Un point noir, qu'il convient cependant de ne pas grossir démesurément, est créé par la nouvelle d'un incident de frontière serbo-bulgare. L'attaque de postes serbes, la rupture des communications télégraphiques et téléphoniques entre Nisch et Salonique sont des incidents sur la gravité desquels il est impossible de se prononcer en toute certitude.

Enfin, la situation aux Dardanelles et au Bosphore peut se résumer de la façon suivante :

Aux Dardanelles, les opérations préliminaires d'une vigoureuse reprise de l'action se poursuivent méthodiquement et d'une manière très satisfaisante.

Au Bosphore, les opérations entreprises par la flotte russe sont uniquement limitées à des mesures de prévention et ne sauraient devenir effectives tant que les Alliés ne seront définitivement maîtres de la situation dans la mer de Marmara.

R. Lecointre-Patin.

DERNIERE HEURE

A PROPOS DES NATURALISATIONS

L'Agence Nazionale annonce qu'aucun étranger appartenant aux nations belligérantes ne peut actuellement obtenir la naturalisation italienne.

C'est là, un démenti aux bruits d'après lesquels de nombreux Allemands auraient acquis, durant ces dernières semaines, la nationalité italienne, ce qui expliquerait leur présence en Italie, bien qu'ils soient en âge de porter les armes.

LE GENERAL PAU EN GRECE

Athènes, 4 avril. — Le général Pau s'est rendu hier chez M. Gourias, président du Conseil, et chez M. Zographos, ministre des affaires étrangères, avec lesquels il a eu de longs entretiens.

L'INCIDENT DE FRONTIERE SERBO-BULGARIE

Rome, 4 avril. — On déclarait hier à la légation de Serbie n'avoir aucune information complémentaire sur l'incident de frontière serbo-bulgare.

M. Rizof, ministre de Bulgarie, dont on connaît les sympathies pour le prince de Bulow, assure qu'il est impossible que les comradjis bulgares aient subi une influence étrangère.

M. VENIZELOS ET L'INTERVENTION GREQUE

Athènes retardée dans la remise. — La polémique engagée dans la presse au sujet de l'intervention de la Grèce, a été interrompue par la réponse de M. Venizelos se poursuivant activement.

Les journaux partisans de l'ancien président du Conseil déclarent que la lettre adressée le 11 janvier par M. Venizelos au roi Constantin pour exposer les raisons militantes en faveur d'une intervention de la Grèce, ne fut qu'une suite d'une démarche des Puissances de la Triple-Entente demandant à la Grèce d'agir aux côtés de la Serbie et des déclarations du colonel Malaxas, chef d'état-major, qui estimait une pareille action, assurée assurée du concours de la Roumanie, comme périlleuse par suite de l'altitude de la Bulgarie. Les mêmes journaux ajoutent que le souverain, qui ne partageait pas les craintes des chefs militaires, chargea M. Venizelos de présenter la Roumanie, sans se préoccuper du danger bulgare.

Grâce à été en proie, la nuit dernière, rue Berthollet, à une crise violente provoquée par l'absorption d'une trop forte dose de la drogue maudite. Conduite par les agents au commissariat, elle avoua avoir acheté la drogue dans un hôtel de la cité du Midi à Montmartre.

M. Melin, commissaire de police et M. Guillaume, commissaire divisionnaire, décidèrent d'opérer une descente immédiate dans ce bouge.

Les résultats furent édifiants. Dans cet hôtel transformé en maison de cocaine, une vingtaine de couples parmi lesquels un certain nombre d'étrangers, étaient selon l'expression des fervents de la queue blanche, « en vision ».

Assis sur des chaises, étendus sur des lits, les yeux vagues, les mains pendantes, sans un regard, sans une parole, ces malheureux, sous l'influence du poison, ont accueilli, avec une indifférence absolue, l'arrivée des magistrats.

Après leur visite, MM. Melin et Guillaume, suffisamment documentés, s'approprièrent à quitter les lieux quand ils reconstruisirent l'escalier six individus qui n'étaient autre que les marchands de poison.

Arrêtés aussitôt, fouillés avant qu'ils aient pu faire disparaître leurs paquets de cocaine, les bandits, sans se démonter un seul instant, déclinaient, avec insolence, leur identité.

C'étaient Paul Delché, 22 ans, Marie Roche, Jacob Hansenti, Albert Lanz, Lucie Lanuel, dite « Lucette d'Armont » et... Anna Rouillon, dite « la Grande Nana ».

Détail caractéristique : cette dernière, inculpée de complicité de désertion et de vente de cocaine à un soldat blessé, venait d'être acquittée par le Conseil de Guerre I.

Un bon coup de balai a été donné cité du Midi. Ce n'est pas suffisant. Il existe encore d'autres officines, rue Lepic, rue Fontaine et rue de Douai, où l'on se livre, en ce moment, sans se soucier de la police, au trafic des poisons.

Pour être efficace, l'épuration de Montmartre doit être complète. L'opinion publique réclame l'arrestation de tous les marchands de poison.

La Prise du Sommet de l'Hartmannsviller

Une page d'Héroïsme

On se souvient du dramatique incident de guerre, dont fut le théâtre en janvier le sommet de l'Hartmannsviller.

Une grande garde française établie dans un petit fortin à la cime, fut entourée par les Allemands. Plusieurs jours elle résista. Mais la faim eut raison d'elle.

Pendant qu'elle fournissait un suprême effort, ses camarades attaquaient sur les flancs du mont, pour la dégager, — attaques précipitées et improvisées, dictées par la volonté d'arriver vite et qui, vu la nature du terrain, n'avaient que peu de chances d'aboutir.

C'était une dette d'honneur et de solidarité que les chasseurs entendaient payer. Un colonel, à qui l'on faisait remarquer l'importance des pertes, répondit : « Moins nous avons réussi, plus nous devons nous sacrifier. Il est étonnant de quitter la partie sans faire tout le possible, et plus que le possible. » Le commandant Barrié, commandant le bataillon, fut tué au cours de ces attaques, ainsi que plusieurs autres officiers et de nombreux chasseurs.

Après quatre jours d'efforts, on s'arrêta. Certaines compagnies ne comptaient plus que cent vingt fusils. On savait par les prisonniers allemands que la grande garde avait capitulé. L'héroïque tentative des journées précédentes n'avait plus de raison d'être.

LA FORTERESSE INVISIBLE

Désormais il fallait reprendre l'affaire à pied d'œuvre, la préparer méthodiquement et démolir pierre à pierre la forteresse invisible d'où les Allemands, dominant les vallées, réglaient avec sûreté le tir de leur artillerie.

Forteresse invisible, — telle était, en effet, la position ennemie à l'Hartmannsviller.

La montagne domine la plaine de 600 mètres. Son versant Est est plus abrupt que les autres. Mais aucun n'est d'accès facile. Après nos efforts de janvier, nous restions accrochés, suivant l'expression d'un officier, à peine de toit. L'adversaire nous dominait, couvert par plusieurs lignes de défenses, protégé plus encore par l'épaisse forêt de sapins qui ferme de toute part l'horizon et par l'escarpement des pentes couvertes de neige.

Un assaut de vive force ne pouvait, sur un tel terrain, rien produire. C'était un siège qu'il fallait faire, en y employant comme artillerie et comme matériel, tous les moyens appropriés.

Le brouillard fréquent sur les sommets vosgiens, ajoutait une difficulté de plus à celles que le sol et les bois opposaient à notre effort.

LA PREPARATION DE L'ATTAQUE

L'assaut fut donc donné le 26. Mais, terribles dans les bois, les Allemands invisibles ne perdirent qu'une centaine de mètres. Notre artillerie n'avait pas pu détruire assez complètement les défenses accessoires dissimulées. Beaucoup de tranchées étaient intactes.

La nécessité d'une préparation plus complète et, par conséquent, plus lente s'imposait. L'assaut du 26 nous avait du moins permis de repérer avec exactitude la position de l'ennemi, que, jusqu'alors, nous ignorions.

De nouveau, on travailla. Par des sapeurs on précisa le contour des blockhaus allemands. Il s'agissait d'exploiter et de compléter les premiers résultats obtenus le 26 février.

L'ASSAUT DU 5 MARS

Le 5 mars, le signal est donné. Les tranchées ennemies sont bouleversées par un tir intense, deux heures durant. Nos chasseurs sautent dedans et enlèvent le plus fort des blockhaus allemands. Cinquante prisonniers restent en leurs mains, ainsi que deux mitrailleuses. Une grande partie de la première ligne ennemie nous appartient.

Les Allemands sont exaspérés. Les deux régiments, qui ont, contre-attaque par un tir intense, quatre fois dans la journée du 5, deux fois dans la matinée du 6. Le 7, ils essayent en masse de sortir de leurs tranchées. Nos feux les fanchent à un mètre de leurs propres parapets. Ils recommencent : même résultat.

Cette fois, la situation morale des deux camps est intervertie. C'est nous qui avons l'ascendant. Nos troupes sont fatiguées, mais confiantes. Le succès total est certain.

Ce succès, nous allons l'emporter de haute lutte dans la dernière semaine de mars. Aux bataillons de chasseurs, qui se battent sur les pentes depuis deux mois, un régiment d'infanterie vient s'ajouter.

C'est un beau régiment de l'Est qui depuis le début de la guerre, dans l'offensive d'août, aux combats de Steinbach, n'a connu que des succès. Une admirable émulation s'établit entre ces héros.

Après une courte action, le 17 mars le gros effort est tenté le 18.

UN CHEF-D'OEUVRE D'ARTILLERIE

Les artilleurs, qui, par leur audace et leur patience, ont sillonné la montagne de plus de cinquante kilomètres de fils téléphoniques, ouvrent le feu.

Ce tir, qui dure quatre heures, il faut en avoir suivi la préparation et les effets pour savoir à quelle étonnante viruosité sont arrivés nos « bouchers noirs ».

Canons lourds et canons légers convergent sur l'objectif des centaines de tonnes de mitraille. Les observateurs ont sur la première ligne, réglant le tir au fur et à mesure.

On voit sauter dans les arbres des morceaux d'Allemands, des armes, des sacs de terre.

Quand l'infanterie, d'un bond, jaillit de ses tranchées, précédée à courte distance par ce mur de feu, l'ennemi est terrassé et maïé. Il se défend pourtant courageusement. Mais nos hommes attaquent avec furie.

Les fantassins enlèvent deux lignes de tranchées, un fortin, ramassent deux cent cinquante prisonniers. Les chasseurs débouchent

sur leur flanc avec une ardeur pareille. Nous approchons du sommet.

Mais de nouvelles lignes apparaissent qu'il faudra conquérir elles aussi. A chaque jour suffit sa peine. Nous repoussons deux contre-attaques et nous organisons le terrain conquis. La patience est facile, quand la victoire est sûre.

LE SILENCE DES ALLEMANDS

Le lendemain 24, dans les tranchées qui l'ennemi tient encore, un observateur voit remuer, à l'aube, des points sombres. Ce sont des casques, qui s'abaissent ; puis les baïonnettes apparaissent. Une grosse contre-attaque se prépare.

Notre artillerie, avec une effrayante rapidité, prend les boyaux sous son feu. Nous voyons, comme la veille, sauter en l'air hommes et équipements. Les pertes allemandes doivent être énormes, car c'est fini des contre-attaques.

Ceux-ci, dont le moral est en déroute, jettent leurs armes. Toute une compagnie ou ce qui en reste, 80 hommes — lève les mains et se rend.

Plus de quatre cents Allemands dans nos mains, l'Hartmannsvillerkopf conquis, voilà le bilan de deux attaques du 24 et du 26.

NOS HEROS

Bien des braves ont succombé, au cours de ces attaques, baignant à leurs camarades une magnifique exécution.

C'est le commandant Barrié, l'adjudant Joviet, les lieutenants Rouquier et Lecour, tués à l'assaut.

C'est le commandant Brun, chef d'Etat-Major de la brigade qui, le képi à la main, a sauté sur le parapet en criant : « En avant ! » Cinq mètres plus loin, il est tombé.

Parmi les vivants, blessés ou non, combien seraient à citer !

Tel, parmi beaucoup d'autres, le chasseur Dunouin qui, seul, encloua le mitrailleur et arrêta ainsi le feu ; ou encore le sergent Chevenard qui, tous les officiers étant tués ou grièvement blessés, prend le commandement de la compagnie et la maintient, décimée sur le terrain conquis jusqu'à l'arrivée des renforts.

LE « VIEIL ARMAND »

L'attaque du 26 ne visait que le sommet. Entraînés par leur élan, nos fantassins redescendent sur l'autre versant. C'est là qu'ils s'installent, dans une position formidable, à trois cents mètres au-dessus des Allemands, accrochés tous bas.

Le soir, la neige tombe, couvrant d'un linéol momentané les mors du 25 et du 26. Le sommet du « Vieil-Armand » — c'est ainsi que nos soldats prononcent Hartmannsviller — offre au clair de lune ce spectacle : une série de cuvettes blanches, d'où surgissent des troncs d'arbres coupés, des mitrailleuses démolies. Les Allemands tiennent encore, mais de moins en moins. Le lendemain, ils cessent presque complètement de réagir. « On les a eus », murmure un poilu en allant sa pipe.

Elle a mis en nos mains plus de 400 prisonniers, dont plusieurs officiers et le 26 mars, malgré la neige, nous avions compté déjà, sûr le terrain, 700 morts allemands. Une grosse quantité de matériel a été abandonnée par l'ennemi.

Ce succès complet venge avec éclat les morts du 19 janvier, victimes d'une surprise et de la faim. Pour les venger, artilleurs, sapeurs, fantassins et chasseurs ont rivalisés d'audace, de patience et d'abnégation.

à la prise de l'Hartmannsvillerkopf complet, parmi les plus belles pages de la guerre de montagne.

LA GUERRE EN CHANSONS

Alléluia du Poilu

(REFRAIN DE TRANCHEE)

Air : Alléluia du Chemineau d'ARISTIDE BRUANT

(Tout ce qu'on peut en dire, bon mang' Et la récolte, et la bonne vengeance Pour qui donc j'aurais tout cela ? Etc., etc.)

Sur le talus du boyau le plus proche Lorsque surgit la carrure d'un Boche Pour qui donc cette cible-là ? Dixit « Notre Joffre » à tous ses bons poilus !

Allez, marchez, Tirez, tirez ! Dixit « Notre Joffre » à ses bons poilus ! Et ce joli régiment de la Garde Qui tout pimpant s'en vient sans prendre garde

Pour qui donc cette cible-là ? Pour le bon poilu qui vise là-bas ! Dixit « Notre Joffre » à tous ses bons poilus !

Allez, marchez, Tirez, tirez ! Dixit « Notre Joffre » à ses bons poilus ! Et les lapins et les coqs de bruyère Venant à point pour corser l'ordinaire

Pour qui donc cette cible-là ? Pour le bon poilu qui vise là-bas ! Dixit « Notre Joffre » à tous ses bons poilus !

Allez, marchez, Tirez, tirez ! Dixit « Notre Joffre » à ses bons poilus ! P. ALBERTY.

